

Fêter, dormir

Les dormeurs par Sophie Calle, Actes Sud, 164 p. + album de photos [non numéroté].

Martine Delvaux

Number 185, July–August 2002

Le festif

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/17889ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Delvaux, M. (2002). Fêter, dormir / *Les dormeurs* par Sophie Calle, Actes Sud, 164 p. + album de photos [non numéroté]. *Spirale*, (185), 24–25.



FÊTER, DORMIR

LES DORMEURS (COFFRET) de Sophie Calle
Actes Sud, 164 p. + album de photos [non numéroté].

Le film de David Fincher n'est pas sans liens de parenté avec une autre tentative d'actualisation du roman noir, plus ancienne celle-ci : *L'homme qui rit* de Victor Hugo, roman de l'exil (1869) dans lequel le mage républicain renouait avec les monstres, les perversions, les passages secrets, les potences et les supplices du romantisme noir. Ce roman brosse un portrait peu flatteur de la *gentry* anglaise du XVIII^e siècle. Les lords hugoliens, sortes de Till l'Espiegle sadiques, ne peuvent jouir de leur supériorité sociale qu'en massacrant brutalement leurs inférieurs, en s'adonnant à une effroyable gaieté perverse qui écrase, dégrade et avilit le peuple. Ils s'amusent ferme au spectacle de matchs de boxe qu'on qualifierait aujourd'hui d'« extrêmes », où des prolétaires écossais et irlandais s'entre-tuent sous leurs yeux hilares. Quelques redoutables clubs aristocratiques sèment la terreur parmi les gagne-petits londoniens : par exemple, le *Club des coups de tête* (« ainsi nommé parce qu'on y donnait des coups de tête aux gens »), le *Mohock Club* (« qui avait ce but grandiose : nuire ») et surtout l'effroyable *Fun Club*, dont les membres, tous issus de la plus haute aristocratie, s'amusent à saccager, nuitamment, les quartiers populaires et à incendier les mesures.

On voit que le *Fight Club* prend le contrepied de cette logique : ses membres, tous issus de la canaille urbaine ou de la petite bourgeoisie qui s'y confond, s'égaient lors de leurs propres matchs de boxe. Leur violence, dont ils sont les premières victimes, se tourne ensuite vers cette domination que Guy Debord qualifiait de « spectaculaire-marchande » : se transformant en sorte de *Fun Club* révolutionnaire, les membres de notre club de pugilistes s'appliquent à détruire les antennes paraboliques de la cité, à crever les pneus des voitures, à vandaliser les cafés franchisés et, en dernier lieu, à faire sauter les sièges sociaux des grandes compagnies de crédit.

Ténèbres festives

Si le film *Fight Club* s'inscrit si bien dans l'air du temps, n'est-ce pas en somme parce que, parallèlement à cette hypertension de l'allégresse que dénoncent des auteurs comme Philippe Muray (voir *Après l'histoire I et II*, Les Belles Lettres, 1998 et 2000) ou Pascal Bruckner (*L'euphorie perpétuelle*, Grasset, 2000), l'imaginaire contemporain renoue avec le soupçon que Hugo et ses contemporains avaient fait peser sur la gaieté ? À ceci *Fight Club* ajoute un tour d'écrou en énonçant ce soupçon de manière à la fois brutale et festive. Ce film suggère que la fête ne se trouve pas là où la cherchent inutilement les citoyens hyperfestifs (pour utiliser l'expression de Muray) : elle se trouve dans la violence, la destruction, voire dans cette virilité qui, irrémédiablement déclassée dans nos sociétés modernes, ne trouve aucun mode d'expression légitime. Le pugilat, moment de vie intense et réel ? Chose certaine, dans l'imaginaire social dont procède *Fight Club*, la fête est redevenue un fleur du mal.

MAXIME PRÉVOST

ON ÉCRIT peu sur Sophie Calle sauf si on s'appelle Paul Auster et qu'on transforme l'artiste en un personnage de roman. Mais Sophie Calle, elle, se fait un plaisir d'écrire sur nous, sur les habitudes qui régissent nos vies, les rituels auxquels nous obéissons sans trop y réfléchir. Acheter un cadeau d'anniversaire ou une concession funéraire, posséder un carnet d'adresses, se servir d'une cabine téléphonique, manger, dormir : Sophie Calle pose son regard de photographe et d'écrivaine sur des activités ordinaires, sur un quotidien dont on fait l'expérience aveuglément. Calle habite les lieux qui nous habitent — la rue, le cimetière, l'hôtel, le musée, la cuisine, le lit —, et elle cherche dans ces lieux leur poésie, « le jeu entre une absence et un lit qui a été occupé, le fait d'apprendre qu'un homme emporte avec lui la chemise de nuit de sa femme pour l'avoir à côté de lui ». « Je pense, dit-elle, que mon travail fait plus rêver que réfléchir. »

Poncifs et poésie

En faisant de l'art, Sophie Calle met les lieux, les habitudes et les objets en fête ; elle fait la fête à l'ordinaire. Elle met en scène des rituels, performances qui donnent l'impression de caricaturer nos habitudes courantes et qui ont pour effet de les révéler comme moins ordinaires qu'elles n'en ont l'air. Son travail se nourrit des poncifs de l'existence.

« J'ai connu tous les poncifs de ma génération », dit Sophie Calle, elle qui a fabriqué du fromage de chèvre dans les Ardennes, vécu dans une communauté ardéchoise et fait des strip-teases à Pigalle. À son retour à Paris, en 1979, Sophie Calle a vingt-six ans et est déprimée. Elle entreprend alors ce que Yves-Alain Bois appelle des « séries narratives » qui ont pour objectif de combattre la dépression par le biais de la joie. « Jeune, dit-elle, j'ai été victime de mes sentiments et j'en ai souffert. Essayer de ne pas souffrir est au cœur de mon travail. Je m'impose des règles pour m'aider à vivre. » L'œuvre d'art constitue, pour Sophie Calle, un moyen de survivre. « Ce n'est pas un manuel de savoir-mieux-vivre, mais une poésie » qui insuffle au banal un vent d'extraordinaire.

Dès le début, ce qui caractérise l'œuvre de Sophie Calle, c'est la « provocation de situations arbitraires qui prennent la forme d'un rituel ». Elle établit les règles d'un jeu inutile, auquel elle jouera pendant un temps limité afin de faire surgir ce qu'elle ne soupçonnait pas pouvoir y

trouver : une collection inusitée, des réactions humaines imprévues, quelque chose comme une identité de l'objet ou de l'individu. C'est par l'entremise de ces rituels que Calle se nomme, elle dont l'origine est incertaine, comme l'explique Régine Robin dans *Le golem de l'écriture* ; c'est ainsi qu'elle s'autobiographie : par le biais des autres dont elle s'entoure, qu'elle parasite en les suivant dans la rue ou en les astreignant à la suivre à l'intérieur d'un rituel dont elle définit le déploiement. Voilà « la vie comme laboratoire, comme expérience du multiple », comme le dit Robin, ou, comme l'indique un des dormeurs, « toujours une manière de s'intéresser de façon détournée aux gens ». Et il faudrait ajouter : à soi.

La fête du sommeil

Les dormeurs, coffret composé d'un texte et d'un album de photos monochromes, s'il est paru en l'an 2000, consiste en la publication d'une des premières expériences de Sophie Calle. Du 1^{er} au 9 avril 1979, Calle a invité des individus, par elle connus et inconnus, à venir sans interruption occuper son lit. Le projet était le suivant : « J'ai demandé à des gens de m'accorder quelques heures de leur sommeil. De venir dormir dans mon lit. De s'y laisser photographier, regarder. De répondre à quelques questions. J'ai proposé à chacun un séjour de huit heures [...] Vingt-huit dormeurs se sont succédés. Certains se sont croisés. Un petit déjeuner, un déjeuner ou un dîner, selon l'heure, était offert à chacun. Une literie propre était à disposition. Je posais quelques questions à ceux qui s'y prêtaient. Il ne s'agissait pas de savoir, d'enquêter, mais d'établir un contact neutre et distant. Je prenais des photographies toutes les heures. Je regardais dormir mes hôtes. »

Le texte des *Dormeurs* présente chacune de ces rencontres, la place des dormeurs dans la suite, ce qu'ils ont fait avant, pendant et après l'occupation du lit, ce qu'ils ont mangé et bu, ce qu'ils ont répondu au questionnaire utilisé — est-ce que dormir est une source de plaisir ? la porte de la chambre doit-elle être ouverte ou fermée ? la présence de l'artiste dans la pièce risque-t-elle de gêner le sommeil ?, etc. —, ce que les dormeurs se sont dit en se croisant pendant son absence (et dont témoignent des bandes magnétiques). La place qu'occupe Calle dans ces rencontres est minimale. Elle s'efface au profit de ses invités qu'elle sert et photographie pendant qu'ils dorment, jouant le jeu de l'hôtesse qui se laisse habiter, traverser par ses hôtes qu'elle souhaite observer. Une fois le rituel enclenché,

Sophie Calle, l'individu et l'artiste, disparaît pour laisser à ses sujets la possibilité d'obéir ou non aux règles imposées, afin de voir si oui ou non ils se laisseront prendre à l'arbitraire du jeu.

Drôle de fête que cette fête du sommeil à laquelle participent des invités qui n'en comprennent pas le sens, qui ne savent si c'est du travail ou de l'art, qui trouvent étranges parfois les questions posées, qui acceptent ou non de dormir dans le lit encore tiède du corps d'un autre, dans des draps déjà utilisés... « *Tous vos dormeurs ont quelque chose en commun* », dit Jean-Loup Forain, le dix-septième dormeur, à celle qui l'a accueilli : « *Vivre la même chose* ». Communauté du sommeil où les participants, s'ils se croisent à l'entrée et à la sortie, sont néanmoins isolés les uns des autres, ne pouvant que deviner la chaîne de sommeil dont ils font partie. « *Ce qui me plaisait dans ce jeu-là*, dit Daniel D. le dix-neuvième dormeur, *c'est que l'on ne rencontrait presque personne. On sait qu'il y a des autres, on*

le monde ne peut pas dire la même chose... Ça prouve que ton lit est moins dangereux que le bocal. »

Le lit, microsociété, est-il moins dangereux que ce bocal qu'est le monde? Est-il plus joyeux? Ce lit habité par plusieurs, partagé par des inconnus, ce lit comme une rue, est-il une communauté imaginée? La suite d'images, comme la chaîne des dormeurs, est à la fois répétition et différence, communauté et singularité. Tous pour un, et pourtant, chacun séparé. Et l'artiste, témoin du passage des êtres dans son lit, trace les contours de leur présence puis de leur absence, ce dont rendent compte les mots et les photos comme autant de reliques contre la fugacité de l'existence, contre l'inévitable disparition.

La fête du deuil

Sophie Calle ne propose pas de métadiscours sur cette entreprise des *Dormeurs* dont elle dit que

ce qui est disparu ou en voie de disparition : les monuments à caractère politique dans Berlin-Est, cachés lors de la réunification; des tableaux volés ou temporairement retirés, prêtés par un Musée. L'art est, pour Calle, une forme de taxidermie qui rappelle les animaux empaillés dont elle s'entoure dans sa maison de Malakoff en banlieue de Paris. Le sommeil des dormeurs inconnus, accueillis, photographiés et narrativisés rend bien compte d'une telle entreprise où ce que l'artiste souhaite capter, c'est le moment où le sujet s'efface temporairement.

Dans les livres qui composent *L'absence* — *Souvenirs de Berlin-Est, Disparitions, Fantômes* —, il s'agit de faire revivre des objets disparus par le biais de ce que ceux qui les ont vus peuvent dire sur eux. *Disparitions* s'ouvre ainsi sur le récit de trois absences, trois morts d'amis de l'artiste : celles du torero Manolo Montoliu tué dans l'arène de Séville, d'Hervé Guibert mort pendant que Sophie Calle était dans un avion vers l'Amérique, et de Jean-Marie, qui s'est enlevé la vie à cause d'un mal amoureux. Dans les trois cas, l'artiste était absente, elle affirme n'avoir « rien vu ». C'est à ces trois amis disparus qu'elle dédie cet ouvrage dans lequel elle fait le récit de tableaux et d'objets dérobés au musée Isabella Stewart Gardner de Boston.

L'événement sur lequel *Disparitions* prend appui est le suivant : Isabella Stewart Gardner avait légué sa maison, remplie d'objets d'art, à la ville de Boston, et stipulé dans son testament que le décor devait rester tel quel, qu'aucun objet ne devait jamais être déplacé. C'est ainsi qu'à la suite d'un vol, l'espace occupé par les objets manquants est resté vide. « *J'ai photographié cette mise en scène involontaire de l'absence*, écrit Calle, *et demandé aux conservateurs, aux gardiens et à d'autres permanents du musée de me décrire les objets disparus.* » Les objets revivent par l'intermédiaire des récits que l'on fait sur eux et que l'artiste transcrit et publie, à la manière de ces dormeurs dont elle ressuscite le sommeil, servant de médium, de lieu d'hospitalité, permettant aux gens et aux objets de la hanter.

Sophie Calle hante les lieux et se laisse hanter. Elle refuse la disparition et privilégie la trace, comme si elle effectuait un perpétuel travail de deuil dans le but de combattre la mélancolie qu'elle décrit avoir vécue, cette dépression dont elle aurait été assaillie. Peut-on voir dans la capture du sommeil, la représentation d'objets absents, l'investissement de lieux et de pratiques quotidiennes, des gestes artistiques qui ont pour but de conjurer la souffrance et la mort? « *Je suis moins méchante et surtout plus heureuse qu'avant* », confie Sophie Calle à Michel Guerrin, disant de la pratique artistique choisie qu'elle l'a transformée. Si la pratique de l'art a transformé l'artiste, force est de constater que l'œuvre de cette artiste a transformé les lieux et le sens de l'art.



Le bain, extrait vidéo de Christine Palmiéri, 2002

DR

en croise. Un jeu de société sous la forme d'une société secrète. » Tous participent à cette fête sur laquelle seule l'artiste, propriétaire du lit, a la possibilité de poser un regard global, sorte de dieu qui organise le monde, marionnettiste de ces pantins endormis.

À la fin de l'expérience, le poisson rouge acheté par Sophie Calle le 1^{er} avril, en l'honneur de ses dormeurs, fait un saut à l'extérieur de son bocal et meurt sur le plancher. « *On arrive quand même à une réflexion sur la condition du poisson...* » commente Roland Topor, le dernier dormeur. « *Enfin, nous on s'en est tirés vivants. Tout*

« *ce n'était pas encore un projet artistique mais plutôt un jeu.* » Ainsi, l'œuvre se présente à nous pour ce qu'elle est, dans cette qualité de jeu, dépouillée d'un appareil critique. Mais cette expérience des *Dormeurs* donna son coup d'envoi à une carrière qui a révélé une pratique artistique singulière où se marient performances, photographie et écriture, pratique foisonnante de rituels, des jeux du hasard et de la répétition.

L'absence (1999), coffret qui a précédé d'une année la parution des *Dormeurs*, rejoint cet ouvrage par la problématique qui s'y trouve explorée. Dans *L'absence*, Sophie Calle fait apparaître